Les années 68 : événements, cultures politiques et modes de vie

Lettre d'information n°11

Séance du 27 novembre 1995

Les rapports entre mouvements américains et mouvements français

par Marianne DEBOUZY

Michelle Zancarini-Fournel

Nous accueillons Marianne Debouzy qui est professeur d'histoire américaine à l'université de Paris VIII depuis la création de cette université.

Marianne Debouzy

Le titre de cette séance est un peu trompeur car, à mon avis, il n'y a pas de rapport entre mouvement américain et mouvement français – je parle de mai 68 ; pour ce qui concerne la suite, les rapports sont au contraire très évidents. Il me semble, à la lecture de ce que j'ai pu consulter et aussi à la lecture de mes souvenirs et de mon expérience de mai 68, qu'en mai, les étudiants français étaient tout à fait ignorants de la situation aux États-Unis où le mouvement étudiant avait été précédé par le mouvement pour les droits civiques qui a commencé dès 1960 dans les États du sud et qui a débouché sur une contestation des étudiants, des intellectuels et d'autres groupes, plus tard (femmes, homosexuels). Or si l'on regarde le *Journal de la commune étudiante* édité par Alain Schnapp et Pierre Vidal-Naquet, on voit que les références au mouvement américain sont tout à fait rares.

Certes, les États-Unis sont présents dans les préoccupations des étudiants et, tout particulièrement, l'impérialisme américain. Je rappelle la grande manifestation du 21 février 1968, « journée du Vietnam héroïque », et que l'on avait brûlé l'effigie du président Johnson place Saint-Michel. Je rappelle aussi l'attaque du 20 mars 1968 contre l'American Express, au cri de « FLN vaincra » mais aussi, « Libérez Rap Brown », militant noir américain qui avait été arrêté. Cette attaque est en quelque sorte le point de départ des événements de mai 68, puisque c'est

l'arrestation de plusieurs étudiants suite à cette attaque contre l'American Express qui déclenchera l'engrenage du meeting de protestation de la Sorbonne. Ce qui est intéressant d'ailleurs c'est que l'impérialisme américain, cible des étudiants avant 1968, a, d'une façon assez générale, occulté les manifestations d'anti-impérialisme qui existaient aux États-Unis dès 1963. Néanmoins le mouvement américain n'est pas totalement absent de certaines revues dont on peut penser qu'elles ont été lues par les étudiants. Je n'ai pas dépouillé les bulletins des Comités Vietnam de base et je n'ai pas interviewé d'étudiants ayant pris part au mouvement de mai 68 sur ce sujet. Je me suis essentiellement fondée sur la lecture de textes produits par les différents groupes et sur celle de revues diverses (*Socialisme ou Barbarie* n°s 39 et 40 de 1965 a publié des articles sur le Free Speech Movement de Berkeley en 1964 et sur le mouvement pour les droits civiques aux États-Unis). La revue *Partisans* a elle aussi fait des articles sur la nouvelle gauche en 1965, articles repris d'un journal gauchiste américain *National Guardian* (n°s 23 et 24). Il y a aussi dans la *Revue internationale du socialisme*, des articles de gauchistes américains sur la nouvelle gauche aux États-Unis (septembre-décembre 1965), sur les *teach-ins* américains (grandes cérémonies universitaires où enseignants et étudiants débattent de la guerre au Vietnam). Ainsi, le n° de février 1967 a publié un article sur le *teach-in* et la politique vietnamienne, et le n° d'octobre 1967, un article sur la résistance à la conscription. Les articles sur le mouvement étudiant sont relativement rares, plus fréquents sont les articles, dans les années précédant 1968, sur le mouvement noir. En particulier, sur les révoltes urbaines, sur le mouvement pour les droits civiques et sur les mouvements du Black Power. On trouve beaucoup d'informations sur le mouvement noir dans ses différentes phases dans la revue *Partisans* (dès 1963-1964), et dans les *Temps modernes*. Plus proche de notre sujet, on trouve dans l'*Internationale Situationniste*, d'une part une référence à la révolte étudiante de Berkeley (dans le texte *De la misère en milieu étudiant*) et un texte sur la révolte urbaine de Watts en 1966. Ces références sont très ponctuelles et très conjoncturelles. L'intérêt pour les mouvements américains est plus sensible dans des revues tiers-mondistes (comme celle de Jacques Vergès, *Révolution*.) qui voient le mouvement noir comme un exemple des mouvements du tiers-monde. La question est de savoir si les étudiants avaient connaissance de ces articles et si ceux-ci les avaient influencés. Cela est beaucoup plus problématique et je n'ai pas trouvé de trace matérielle, de trace verbale, ou écrite d'une réelle présence du mouvement de contestation américain dans ses différentes composantes avant mai 68 ou au moment de mai 68. De même, on s'est demandé souvent si l'influence de gens comme Marcuse était importante (je dois dire que chaque fois que j'ai trouvé dans des textes des références à Marcuse c'était toujours pour dire qu'il n'avait eu qu'une influence très secondaire). Par exemple, dans un article reproduit dans le *Journal de la commune étudiante* qui est tiré d'*Avant-garde jeunesse* du 8 mai (qui précède la JCR), il est écrit : « ici, contrairement aux allégations du *Nouvel Observateur*, l'idéologie marcusienne ne joue qu'un rôle très secondaire, les militants d'*Avant-garde* reconnaissent quasi unanimement le rôle historique de la classe ouvrière tel

que l'analyse la théorie marxiste ». On trouve des échos semblables dans d'autres textes.

Je pense donc que la connaissance du mouvement américain n'est pas du tout évidente. Ce qui est très évident pourtant c'est la communauté d'un certain nombre de thèmes. Cela apparaît par exemple quand on lit le numéro de la revue *Partisans* de mai-juin 68 qui reproduit un texte du mouvement du 22 mars : « Le mouvement du 22 mars révélateur des structures répressives », où il est question d'une manifestation du 22 mars et d'une conférence patronnée par ce mouvement sur Wilhem Reich et la sexualité. En fait, selon cet article, ce dont il s'agissait avec cette manifestation et cette conférence, c'était d'instituer la liberté d'expression politique à Nanterre. Or pour quiconque connaît le mouvement de contestation des étudiants aux États-Unis cette phrase attire l'attention parce que tout le mouvement du Free Speach a d'abord cette motivation. On pourrait multiplier les exemples des thèmes communs aux deux mouvements (mise en question du contenu des cours, de la société et de l'idéologie) mais, je ne pense pas que la similarité des thèmes traduise des rapports réels entre les mouvements.

Au contraire, le mouvement de contestation américain a, selon moi, joué un très grand rôle dans la période qui a suivi mai 68. De même qu'il y a un décalage entre les deux mouvements, de même il y a un décalage dans l'influence du mouvement américain sur l'après mai 68.

Quelles sont les sources que l'on peut utiliser à ce propos ? Je précise tout de suite les limites du travail que j'ai fait : c'est un travail que j'ai fait quelques années après 68, j'ai depuis, essayé de le compléter, mais j'ai trouvé relativement peu de choses nouvelles. J'ai surtout utilisé des traces écrites, j'ai lu les journaux des différents groupes, des commentaires, des analyses et j'ai aussi regardé les formes d'action et de contre-culture qui se sont diffusées en France et qui me paraissent s'inspirer de l'exemple américain. J'ai également consulté les ouvrages et les textes américains diffusés en France, traduits, et sans doute lus par un certain nombre de gens.

Même s'il est difficile en histoire de définir ce que sont les influences et la façon dont elles s'exercent, il me semble que l'on peut faire des hypothèses étayées par des faits. Il y a une sorte d'irruption et même d'omniprésence du mouvement de contestation américain dans les années 1969-1971 et surtout 1970-1971. Cette influence s'exerce au moment où le mouvement américain est sur le déclin et ses organisations au bord de la désintégration. Il connaît une vie posthume outre-atlantique.

En 1969-1971 un déferlement d'informations arrivent par toutes sortes de canaux des États-Unis (livres, presse, théâtre, musique, contacts entre les groupes contestataires). Il s'avère qu'il existe un marché, un intérêt, pour tout ce qui se passe aux États-Unis dans le domaine de la contestation. Quand on sait à quel point

l'édition française est avare de traductions anglo-saxonnes, on est étonné du nombre d'ouvrages traduits. Ce sont d'abord des livres de leaders du mouvement noir : S. Carmichael sur le *Black Power* (Payot, 1968) ; Yves Loyer (anthologie de textes du *Black Power Movement*) (EDI, 1968) ; les textes de Malcolm X (*Pouvoir noir* traduit par Maspero en 1966) ; des textes des Panthères noires : E. Cleaver, traductions des lettres de Georges Jackson, noir incarcéré pour avoir commis un crime (*Les frères de Soledad*, Gallimard, 1971), ainsi que d'autres textes des Panthères noires et de communistes noirs qui sont traduits par les plus grandes maisons d'édition. Il serait impossible de faire le recensement de tous les articles qui paraissent dans la presse contestataire sur le mouvement noir. Ce dernier a la vedette en France par rapport aux autres mouvements de contestation aux États-Unis. D'autres ouvrages paraissent qui reflètent d'autres aspects du mouvement de contestation : Jerry Rubin, *Do it*, Seuil, 1971 (il y a peu de textes du mouvement étudiant blanc qui sont traduits ou diffusés en France). Jerry Rubin est une sorte de situationniste dont l'arme préférée est la provocation qu'il va manier y compris dans les lieux les plus sacrés des États-Unis (les tribunaux). Ce sera un des seuls livres issus du mouvement étudiant. Bien sûr, on traduit deux ouvrages qui ne sont pas sans rapport avec le mouvement étudiant : Theodore Roszak, *Vers une contre-culture*, 1970, Charles Reich, *Le regain américain,* 1971. Ces deux livres sont axés sur les aspects plutôt subjectifs de la contestation. Les deux livres qui ont donné aux Français une certaine image du mouvement contestataire américain, sont *Ni Marx ni Jesus*, de Jean-François Revel, 1970, et le *Journal de Californie* d'Edgar Morin, 1970.

On peut trouver, dans des revues de gauche, comme les *Temps modernes, Esprit*, *Partisans*, des articles, et, selon les centres d'intérêt de ces revues, des articles sur la contestation des intellectuels, leur rôle dans le mouvement de contestation et dans la lutte contre la guerre au Vietnam, dans les années 1968, 1969, 1970, 1971 et aussi sur la lutte des Noirs et leur rôle dans la classe ouvrière américaine. C'est la vision française du mouvement américain : les intellectuels français sont très soucieux de redonner à la classe ouvrière une place dans les mouvements de contestation. Or, de fait, elle n'occupe pas une place essentielle dans ces mouvements aux États-Unis dans les années soixante. C'est un des problèmes que l'on a quand on veut avoir une vision à peu près objective du mouvement aux États-Unis. Évidemment dans *Esprit* où un numéro entier a été consacré en octobre 1970 aux « États-Unis en révolution », l'accent est mis sur la culture, sur la qualité subjective de la révolution.

Si l'on regarde la presse gauchiste militante, le mouvement américain est omniprésent. Et selon l'orientation politique des différents groupes, on retrouvera les différentes versions du mouvement américain. Dans *Rouge* et *Jeunes révolutionnaires*, c'est surtout le mouvement des Noirs, le mouvement anti-guerre et la résistance dans l'armée américaine pendant la guerre du Vietnam. Si l'on regarde *La Cause du peuple* (maoïste), l'accent est mis sur les Noirs, sur le rôle des Panthères et sur les révoltes dans les prisons. On a alors l'impression que la société

américaine tout entière est en armes (les prisons selon *La Cause du peuple* seraient toutes embrasées et de ces foyers naîtra l'embrasement général).

Dans un autre journal, *Tout,* celui d'une fraction du mouvement maoïste qui s'est appelée dans l'après-mai les « mao-spontex », on trouve la culture révolutionnaire du mouvement à chaque page, le rôle des Yppies (dont Jerry Rubin est l'emblème et le symbole), la libération des femmes, la libération des homosexuels (ce thème n'a pas été sans provoquer quelques grincements de dents à l'intérieur du mouvement). Le sommet de cette version française du mouvement américain, c'est un journal mensuel fondé à la fin de 1969 (fondateur : Jean-Edern Hallier), *L'Idiot international*. Je le range dans les journaux militants, ce qui peut se discuter, mais il communie dans une espèce d'adoration du mouvement contestataire américain. On y trouve beaucoup de choses sur le mouvement anti-guerre et ses manifestations et en particulier sur une fraction du mouvement étudiant américain qui suit l'éclatement de son organisation la plus représentative, le SDS (Students for a Democratic Society), pillier organisé du mouvement de contestation étudiant aux États-Unis. L'une des tendances résultant de l'éclatement en 1969 était constituée par des révolutionnaires de tendance maoïste, partisans de l'action directe, les Weathermen, groupe devenu clandestin qui a été mis en scène dans un film (*Ice*). Lié à *L'Idiot international*, un groupe d'étudiants, le groupe 76, qui était franco-américain, produisait des dossiers très documentés sur le mouvement. *Politique Hebdo* a également publié de nombreux articles sur le mouvement.

Il est clair que la presse militante de l'après mai 68 a relayé énormément d'informations sur le mouvement américain. Contacts et relations se sont multipliés entre le mouvement et la « nouvelle gauche » française (terme américain qui ne s'applique pas parfaitement à la situation française) après mai 68. Il est vrai que dès mai 68, des représentants américains sont parfois présents à des meetings (le 9 mai par exemple, il y a un représentant du Student Non Violent Coordinating Committee), mais à la relecture des textes des groupes présents dans les diverses universités en 1968, j'ai pensé que l'internationalisme n'était pas si présent que cela, même si la dimension internationale du mouvement des années 1960 est incontestable. Souvent on fait des références, qui sont presque rhétoriques, à ce qui se passe à Berlin ou ailleurs, mais très rarement, – quasi jamais pour ce qui concerne le mouvement étudiant – aux États-Unis.

Je crois que des liens se tissent entre les universitaires contestataires, en particulier à propos des manifestations anti-guerre. Par exemple, lors de l'offensive de printemps du mouvement anti-guerre américain en 1971, des manifestations sont organisées à Paris et de nombreuses rencontres avec des universitaires américains ont lieu. On pourrait également citer des rencontres avec des chercheurs américains actifs dans le mouvement de contestation. Il faut se rappeler que l'un des aspects du mouvement de contestation dans les universités aux États-Unis, c'est la contestation de leur asservissement à la machine de guerre américaine, à la machine de la guerre froide, du fait que toutes les très grandes universités ont des instituts spécialisés qui travaillent en rapport avec la CIA sur des questions de relations internationales, mais aussi des instituts spécialisés scientifiques qui ont des laboratoires travaillant pour la

guerre ; et des *social-scientists* travaillent pour les forces contre-révolutionnaires de Thaïlande, du Vietnam etc.

Des rencontres avaient lieu également entre des avocats qui défendaient des gens qui refusaient d'aller à la guerre ou des déserteurs et des militants ou des avocats français.

Le mouvement d'opposition à la guerre du Vietnam a, dans les années 1969-1971, favorisé les rencontres et les contacts. L'inclusion de cours sur le radicalisme américain, sur le mouvement noir, sur les mouvements de protestation dans les années soixante dans les programmes universitaires français sont aussi un symptôme de cet intérêt pour le mouvement de contestation aux États-Unis.

Dans un secteur autre que celui de l'université – dans le domaine de la culture et dans les manifestations de la contre-culture – il y eu une grande réceptivité à de multiples aspects du mouvement. Je rappelle la production des films qui mettaient en scène le mouvement de contestation, films sur Woodstock, sur la Convention démocrate de 1968 à Chicago qui a été un grand moment de la contestation aux États-Unis quand les étudiants ont voulu inluencer les politiciens du parti démocrate et ont contribué à empêcher Lyndon Johnson de se représenter aux élections (*cf* le film de fiction *Medium cool*).

Il reste que ce sont sans conteste les Panthères noires, une fraction du mouvement noir, qui sont connus en France à partir de 1966 et surtout 1968-1969. Cette fraction succède au Mouvement pour les droits civiques puis au mouvement du Black Power et devient un mouvement politique organisé qui dans un premier temps se veut un mouvement d'auto-défense (les Panthères revendiquent face à la répression policière le droit de porter des fusils, ce qui est permis par la Constitution – mais il ne faut pas oublier de citer la deuxième partie de la phrase de l'article 2 de la Constitution : « dans le cas où la patrie est en danger »). Elles ont ensuite pris en charge non seulement les problèmes politiques mais aussi les problèmes sociaux de leur communauté et dans les années 1969-1970 elles se sont imprégnées d'une idéologie marxiste. Elles font l'objet d'une véritable mythologisation chez les étudiants français dans les années 1969-1971, depuis les nombreuses brochures militantes qui sont des traductions des textes des Panthères noires, les réunions de solidarité, le mimétisme dans le costume (le béret « Panthères noires »). Cette *aura* s'étend jusqu'au langage, les Panthères noires avaient adopté certains termes (ils ne parlaient pas des États-Unis sans dire « Babylone », de l'Amérique sans dire Amerikka, avec deux K en l'honneur du Klu-Klux-Klan, des policiers sans utiliser le mot « pigs »). On retrouve ce langage dans le journal *Tout*, des tracts qui étaient écrits en Panthères noires auraient demandé une véritable traduction. Cette fascination exercée par ce groupe, pas seulement en France mais aussi aux États-Unis, incitait les étudiants français à croire que toute la communauté noire était derrière ce mouvement.

Le mouvement féministe français s'est aussi beaucoup inspiré du mouvement américain. Je ne sais si l'on peut dire que le Mouvement pour la libération des femmes est né sur le campus de Vincennes, mais le graphisme des

publications sorties à ce moment-là, par exemple *Le Torchon brûle*, était copié de deux journaux féministes américains *The Rat* et *The Great Speckled Bird* (le grand oiseau bariolé). Le premier numéro du *Torchon brûle* comprenait une page entière intitulée « Sisterhood is powerful » et cette page était consacrée au rôle des femmes dans le mouvement anti-guerre aux États-Unis. Le numéro 2 reproduisait un article sur la sexualité féminine qui avait été publié dans un journal *underground* de San Francisco, le *San Francisco Good Times*. À la même époque, octobre-novembre 1970, un numéro entier de *Partisans* était consacré à la lutte de libération des femmes et présentait plusieurs textes américains. Ce sujet était repris dans *L'Idiot international*.

Ce qui, plus globalement, et sans prendre un groupe particulier, a fasciné les gauchistes de l'après-mai 68 c'est le type d'organisation décentralisé, flexible, non affilié à un parti, qui fonctionnait aux États-Unis. Le Mouvement était une constellation de différents groupes dont les uns étaient des étudiants, les autres étaient des Noirs, des femmes, des homosexuels, les uns étaient politisés, les autres se réclamaient plutôt de la contre-culture. Ce qui caractérisait cette organisation c'était l'absence de hiérarchie, de référence au passé et plus généralement une nouvelle problématique révolutionnaire adaptée – ou présentée comme adaptée – aux pays industriellement avancés.

La nouvelle gauche américaine apparaissait aux militants de ce côté-ci de l'océan comme libre de la tradition du stalinisme et de l'influence jugée par eux conservatrice d'une organisation politique puissante. D'où la capacité de cette nouvelle gauche américaine (j'emploie ce terme dans un sens assez lâche) à mobiliser un très grand nombre de gens, par le lancement de toutes sortes d'initiatives dans la lutte contre l'institution universitaire, contre la guerre, dans la lutte anti-impérialiste. Ce qui fascinait aussi c'était sa capacité à développer la conscience politique d'un très grand nombre de gens qui n'étaient pas politisés. Cet exemple américain semblait pouvoir déboucher sur une nouvelle théorie de l'action politique. Ces idées d'une organisation qui n'en était pas existaient naturellement en mai 68 (voir les textes du Mouvement du 22 mars ou de *Vive la Révolution* qui ont des revendications d'organisation qui sont très proches de celles des tendances anarchisantes du mouvement américain : valorisation de la non-organisation, de l'absence de dogmatisme, de la créativité, et la fusion du politique et du culturel). Il faut regarder les numéros d'*Actuel* d'avril 1971 et comment ils décrivent les mouvements qui doivent être porteurs d'action. Après 1968 les gauchistes ont vu la question de l'organisation militante comme la réorganisation de la vie, et la dimension subjective de la révolte est devenue plus importante que les questions de structure. D'où l'admiration de *Tout* pour le mouvement américain. Dans ce secteur là du gauchisme, l'inspiration américaine a été très forte. Après 1968, l'idée qu'il fallait abolir la séparation entre la vie politique et la vie quotidienne est devenue très importante et cela explique l'intérêt pour ces mouvements et l'opposition au « militantisme aliéné ».

Je voudrais rappeler deux aspects de l'après-mai qui sont, à mon sens, inspirés du mouvement aux États-Unis.
D'une part, la tentative d'imiter ce que les Américains du mouvement avaient fait : construire un réseau de contre-information. Je rappelle que les Américains, dans le mouvement des annnées soixante ont fait preuve d'une extraordinaire capacité à créér des organes de contre-information. Un des plus intéressants et des plus durables était le North American Congress on Latin America (NACLA) qui a publié des brochures très bien documentées sur l'Amérique latine et la pénétration du capitalisme américain et sur de nombreux autres sujets. Il y a eu d'autres brochures : *Africa Research Group*, *National Action Research on the Military Industrial Complex* (NARMIC). Ce que les membres du Front de Solidarité Indochine ont essayé de faire (recherches sur les activités de la firme Honeywell en France et sur les rapports entre les filiales françaises et les armes produites pour le Vietnam) s'inspire directement de l'exemple américain.
Autre exemple, c'est la mise sur pied de contre-institutions dans l'information quotidienne : aux États-Unis est fondé en 1968 *Liberation News Service*, en juin 1971, Maurice Clavel et Jean-Paul Sartre ont lancé « L'agence de presse Libération ». Cette expérience était destinée à combattre la désinformation et à fournir aux militants des informations sur les conflits sociaux et la répression policière.
D'autre part, dernier avatar du mouvement américain, c'est l'apparition de la presse Underground. En 1969-1970, il y a eu une centaine de journaux qui d'ailleurs utilisaient les mots *Underground Press*, *Free Press* et beaucoup des titres de ces journaux très éphémères étaient américains. Importantes également, la révélation du Bread and Puppet Theatre (marionnettes géantes qui ont inspiré Arianne Mouchkine, théâtre engagé, radical) au Festival international de théâtre en 1968 ; et en 1969, celle d'un autre théâtre militant d'inspiration *chicana*, le Teatro Campesino. Un nouveau langage dramatique est apparu, combinant acteurs masqués et marionnettes géantes et une nouvelle doctrine théâtrale. Le Bread and Puppet a fait des tournées en France en 1968 et en 1969, dans des théâtres, sur des campus, dans la rue. Les masques et les marionnettes que l'on a vus dans la grande manifestation du 13 mai 1968 s'en inspiraient.

Pour finir, je dirais qu'il y a eu des rapports entre les mouvements de contestation aux États-Unis et le mouvement (surtout) de l'après-mai, à deux niveaux. Le mouvement américain a peut-être fourni certains thèmes (comme au mouvement féministe), certaines formes d'action et d'organisation (les communes, le théâtre de guerrilla) et a marqué certains groupuscules, plus particulièrement celui des maoïstes spontanéistes. Je crois aussi que le mouvement américain a eu une influence plus globale : ses succès et ses échecs ont contribué à nourrir un débat sur des questions de fond concernant l'idéologie et les finalités du mouvement, il a ainsi contribué à la mise en question des traditions des partis de gauche et à la redéfinition de l'action politique. Mais, il me semble, que très vite l'intérêt pour le mouvement américain fut entaché d'ambiguïté. J'ai dit tout à l'heure qu'il y avait eu un

engouement extraordinaire pour le mouvement américain dans les années d'après mai 68. Cependant, l'influence du mouvement américain est devenu un sujet de controverse parmi les militants français (on en trouve des traces dans *Politique Hebdo* du 7 et du 21 janvier 1971) car certains d'entre eux ont eu conscience de l'ambivalence du modèle américain et de la tendance dominante à surestimer sa dimension culturelle, à mettre l'accent sur la qualité subjective de la révolte, et à négliger ses aspects politiques et économiques. Certains se sont demandé si cet engouement n'était pas un moyen d'éloigner la nouvelle gauche de l'action révolutionnaire et ont pensé qu'il y avait une tendance à récupérer le mouvement américain, à dire que ce qui était important c'était qu'il y ait une révolution de la conscience et que c'était un modèle pour transformer la société sans douleur. C'est ce que certains ont vu dans un livre comme celui de Jean-François Revel, *Ni Marx ni Jésus*. Il y a eu aussi la critique de ceux que Jean Chesnaux, ancien gauchiste, avait appelés « les nouveaux Tocqueville » qui avaient tendance à ne retenir du mouvement de contestation que ce qui avait trait à la morale, aux sentiments, à la subjectivité, plutôt qu'aux aspects vraiment subversifs (révolte des Noirs, mise en cause de l'autorité, dénonciation du racisme, de l'exploitation et de l'impérialisme). Il y a eu là une convergence de gens d'opinions politiques diverses pour mythologiser le mouvement. D'un côté les gauchistes, qui voyaient ce mouvement avec une sorte de triomphalisme béat, de l'autre les « nouveaux Tocqueville ». Tout cela a contribué à valoriser le mouvement et en même temps à en obscurcir les aspects les plus novateurs.

DISCUSSION

Robert Frank
Plusieurs choses m'ont frappé dans cet exposé. Tout d'abord la chronologie : l'avant, le pendant, l'après. En second lieu, ce qui m'a frappé, ce sont les acteurs américains dont les contestataires français parlent (en tête le mouvement noir). Par ailleurs, je me demande quels sont les ressorts qui font que les mao-spontex soient les plus américanisés. Ce qui me frappe aussi c'est l'ambivalence sur laquelle vous concluez. Au fond on retrouve la même ambivalence dans les mouvements français de 68 ou d'après 68 : après le rêve de fusion entre intellectuels, étudiants et ouvriers, avec l'échec politique de 68 – non seulement la rupture entre le gauchisme et le parti communiste mais plus généralement la déception causée par la classe ouvrière – n'y a-t-il pas plus de place pour une réceptivité du mouvement américain (avec la nouvelle gauche qui recherche une autonomie) ?

Marianne Debouzy
Les mao-spontex étaient de plus en plus sensibles à l'aspect culturel de la contestation et ils ont trouvé des sources d'inspiration dans ces formes plus provocatrices et davantage liées à la remise en cause de la vie quotidienne et des pratiques sociales.

Antonio Bechelloni
Si mes souvenirs sont exacts, parmi les rédacteurs des déclarations, il y avait aussi d'anciens militants de l'UJCML de 1967-1968 dont certains étaient parmi les plus rigides, les plus staliniens. Notamment par exemple Étienne Grunbach qui était l'un des rédacteurs de *Vive la Révolution*. La grande crise de l'UJCML de l'été 1968 a donné lieu à des évolutions, à un éclatement dans tous les sens et à une récupération de tous les aspects libertaires du mouvement.
Par ailleurs je me demande si l'on ne devrait pas donner plus d'importance à l'événement mai-juin 1968 lui-même en ce qui concerne les rapports avec les côtés un peu éthiques, subjectifs et individualistes de l'influence américaine. N'y-a-t-il pas un avant et un après, dans le sens qu'avant 68, il y a une culture politique en France qui est assez ossifiée et polarisée sur une vision stéréotypée des États-Unis. Mai-juin 68 a, entre autre, détruit beaucoup de ces stéréotypes car il y a une grande déception qui rend disponible pour un autre rapport avec le politique, avec les valeurs.

Danièle Tucat
Il me semble qu'il convient d'apporter quelques nuances : *Tout* et *VLR* reprennent ce que vous avez évoqué du mouvement américain, mais ceux que l'on a appelés vraiment les mao-spontex ce sont plutôt les militants de Vincennes groupés autour de Glucksman. Le label « mao-spontex » ne désignait pas le groupe VLR, même si ces groupes avaient des points communs, le label concernait le groupe vincennois.

M. Debouzy
Vous avez raison, j'aurais dû dire les « maoïstes-spontanéistes ».
Je voudrais revenir sur les rapports avec la classe ouvrière. Après mai 68, il y a eu un grand intérêt parmi les contestataires américains pour ce qui s'était passé en France en mai 68. Ils ont eux aussi mythifié le mouvement de mai 68 et ont pensé que la liaison ouvriers/étudiants avait été réalisée. Et, en 1969, lors d'une grande grève dans la région de Boston, à la General Electric, les étudiants se sont portés en masse pour aider les syndicats. Je crois que c'est en partie le mai 68 français qui motivait les étudiants à aller à la rencontre de syndicats pour lesquels ils avaient, d'habitude, plutôt mépris et méfiance. Cela ne s'était jamais vu aux États-Unis depuis les années 1930.

Bertrand Lesueur
On peut se demander si les « gauchistes » français n'ont retenu du mouvement américain que le langage purement politique. Tout ce qui a été Beat Generation, culture pop, mouvement hippie, échappait peut-être à leur schéma de pensée. Seuls quelques petits groupes rassemblés autour d'avant-gardes artistiques ou qui étaient allés aux États-Unis en 1966 et 1967 se sont intéressés à cet aspect du mouvement.

M. Debouzy

Les deux cultures politiques, américaine et française, sont totalement différentes. Si des étudiants français avaient lu le texte fondateur du SDS (Students for a Democratic Society) de 1962, le *Port Huron Statement* (vous pouvez trouver une partie de ce texte en annexe dans le livre de Manuela Sémédei *La contestation aux États-Unis*), ils auraient été très surpris.

Marie-Christine Granjon
Il faut tout de même observer que c'est la première fois dans l'histoire de la vie politique française que la référence à des mouvements sociaux américains est positive. À la fin des années 1970, le courant républicain du PS (Jean-Pierre Chevènement, Régis Debray) recommence à parler de la gauche américaine avec beaucoup de mépris.
La gauche étudiante française va admirer ou prendre pour le mouvement tout entier ses aspects les plus extrêmes comme les Weathermen (qui faisaient l'éloge en 1969 de l'assassinat de Sharon Tate). Les *Temps modernes* jouent un rôle de vecteur de connaissance qui donne une vision très déformée du mouvement américain car l'informateur de Sartre et de Simone de Beauvoir est un militant Weatherman qui fait traduire les textes les plus extrêmes du mouvement noir.

Michelle Zancarini-Fournel
Le mouvement des communautés en France est beaucoup plus précoce qu'on ne le dit, il commence dès juin 1968. Des gens se sont installés à la campagne, en particulier dans le sud. Quand on lit par exemple un livre peu connu mais très intéressant comme *Des révolutionnaires dans un village parisien* qui a regroupé des membres du Comité d'action du 3e arrondissement, on voit les parcours de ces gens dont un certain nombre sont partis, déçus, dès la fin du mouvement.

Sabine Rousseau
Je travaille sur la gauche chrétienne et je constate qu'avant 1968 déjà toute une fraction de la gauche chrétienne cherche des modèles d'action différents, et notamment, aux États-Unis par le biais des minorités actives. Par exemple les chrétien français parlent beaucoup de Martin Luther King comme modèle de non-violence. Dans la presse de la gauche chrétienne, on trouve avant 1968 déjà des textes sur les frères Berrigan (religieux dont l'un s'est illustré pour avoir brûlé des livrets militaires au napalm dans un bureau de recrutement) autour desquels il y a eu une mobilisation chrétienne. On trouve aussi dans des revues protestantes (*Revue du christianisme social)* des mentions très précoces des actions des universitaires.

Michelle Zancarini-Fournel
L'université de Vincennes qui a été la vitrine de la contestation, a en fait mis en place dès la fin de l'automne 1968 des modèles américains puisque les fondements de l'université ont été l'oeuvre des anglicistes et des américanistes. Y-avait-il des discussions à ce sujet ?

M. Debouzy
C'est là un point extrêmement important : les étudiants en mai 68 croyaient faire la révolution alors qu'ils ont fait l'américanisation de l'université française !
Je trouve d'ailleurs assez fascinant de constater que le modèle américain était très présent dans toutes les organisations de réforme du système universitaire et en particulier au colloque de Caen de 1968 dont le troisième colloque s'est tenu au printemps 1968. Au centre de la réforme proposée par les enseignants et les administrateurs on trouvait le modèle universitaire américain. L'américanisation de l'université française est le résultat de mai 68 avec l'introduction des unités de valeurs (les *credits*), les départements...